



Dénes Harai et Gaëlle Lafage (dir.)

POTESTAS ELEMENTORUM. L'EAU, LE FEU ET LE POUVOIR EN EUROPE. WATER, FIRE AND POWER IN EUROPE. (CA. 1400 - CA. 1800)

Éditions du Centre André-Chastel

PRINCIPES CONTRAIRES, DONS DU CIEL ET PUISSANTS ÉLÉMENTS

L'EAU ET LE FEU DANS LES DEVICES PRINCIPÈRES DE L'EUROPE
DES XV^E ET XVI^E SIÈCLES

Laurent Hablot

DOI : 10.62806/QULS4401

Date de mise en ligne : 20/04/2026

URL : <https://www.centrechastel.sorbonne-universite.fr/ressources/les-editions-du-centre-andre-chastel/potestas-elementorum-leau-le-feu-et-le-pouvoir-en>

Licence : [CC BY-NC-ND](#)

Pour citer cet article

Laurent Hablot, « Principes contraires, dons du Ciel et puissants éléments. L'eau et le feu dans les devises princières de l'Europe des XV^e et XVI^e siècles », in Dénes Harai et Gaëlle Lafage (dir.), *Potestas Elementorum. L'eau, le feu et le pouvoir en Europe. Water, fire and power in Europe. (ca. 1400 - ca. 1800)*, Paris, Éditions du Centre André-Chastel, 2026, p. 42-53.

Principes contraires, dons du Ciel et puissants éléments

L'eau et le feu dans les devises princières de l'Europe des XV^e et XVI^e siècles

Laurent Hablot

L'époque moderne a su imaginer de nouvelles formes de représentations du pouvoir politique en conformité avec les importantes mutations culturelles apportées par la Renaissance et la pensée moderne. Mais le médiéviste sait aussi apprécier, dans ces manifestations de l'autorité, l'importance de l'héritage. C'est notamment le cas de la représentation emblématique qui prolonge très loin dans l'époque moderne des formes et des fonctions élaborées bien en amont pour mettre en signe et en scène le pouvoir. Cette communication par l'image, longtemps dominée par l'héraldique, s'était pourtant renouvelée de façon importante, à la fin de la période médiévale, avec le développement des devises, un nouveau système emblématique fondé sur des signes polysémiques et polymorphes, à la fois emblèmes et symboles, et dans lequel le thème de l'Eau et celui du Feu, quasiment absents de l'héraldique, occupent une place importante. Ces deux éléments se retrouvent en effet dans plusieurs des emblèmes utilisés par les princes européens de la fin du Moyen Âge et du début de l'époque moderne. Associés ou distincts, ils expriment par leurs qualités propres ou conjointes telle ou telle vertu du prince qu'une savante mise en scène permet d'exalter au service de son pouvoir.

La devise, formes et fonctions

Pour bien saisir l'efficacité de ces manifestations emblématiques, il est nécessaire de définir d'abord les caractéristiques de cette nouvelle emblématique née au milieu du XIV^e siècle dans les grandes cours d'Europe¹. Ces nouveaux signes, qui viennent compléter, puis parfois même concurrencer les armoiries, sont le produit de plusieurs évolutions culturelles, sociales et politiques essentielles dans la définition du pouvoir. Du point de vue emblématique, les devises permettent l'expression de l'individu qui, par le choix d'un signe propre, se distingue du groupe familial auquel il appartient et que désignent ses armoiries. Mais, paradoxalement, ce signe personnel est aussi souvent destiné à être partagé, de façon plus ou moins formelle, par tous ceux qu'une relation étroite de fidélité et de clientèle lie à son promoteur. L'aspect graphique de ces signes d'un genre nouveau est considérablement enrichi par rapport aux contraintes de l'emblème héraldique et aucune règle ne vient limiter les formes et couleurs de la devise. Par ailleurs, ce signe-emblème qui renvoie à une personne singulière est également porteur d'une symbolique propre et clairement prise en compte dans son exploitation sémiologique. La foi, la courtoisie, les vertus morales, l'action militaire sont autant de sens que peuvent porter, parfois même conjointement, ces nouveaux emblèmes. Leur richesse sémiologique se nourrit également de leur polymorphie, puisque ces devises peuvent être composées de tout ou partie d'un ensemble qui compte des signes figurés — la *devise stricto sensu* —, des sentences verbales — le *mot* —, des *lettres* — monogramme ou chiffre — et des couleurs. Les

1 Ce système de signes est étudié dans ma thèse *La Devise, mise en signe du prince, mise en scène du pouvoir*, Poitiers, université de Poitiers, 2001. Sur le sujet, voir aussi Laurent Hablot, « La devise, un signe pour les princes de la fin du Moyen Âge », dans Élisabeth Taburet (dir.), *La Création artistique en France autour de 1400*, Paris, École du Louvre, 2006, coll. « Rencontres de l'École du Louvre », p. 177-192.

emblèmes figurés n'excluent d'ailleurs aucun registre : animaux, végétaux, éléments naturels, objets du quotidien, ces figures sont désormais représentées de façon réaliste et expriment le goût du temps pour l'observation et le vérisme.

Ces fonctionnalités multiples font de la devise un outil essentiel de la représentation des élites et, quand il le faut, un précieux miroir du pouvoir. Mises en scène sur d'innombrables supports, en particulier les relais de la communication politique tels que les sceaux, les monnaies, les chartes, les salles de pouvoir, les drapeaux, ces devises contribuent à « suremblématiser » le prince, ses biens, ses fidèles et l'espace dans lequel il se révèle.

Très circonscrit dans le temps — la devise apparaît vers 1350 pour s'épuiser progressivement dans le courant du XVI^e siècle — et amplement répandu, ce système emblématique a pourtant laissé peu de gloses : ni catalogue, ni commentaire, ni manuel. Un silence des sources qui n'obère pas les potentialités de ces signes en termes de communication, mais qui atteste au contraire de la subtilité et de la puissance de leur discours.

Pour saisir la portée du système et en étudier les formes et les fonctions, l'historien doit donc se fonder sur l'accumulation d'études de cas qui révéleront dans le détail l'exploitation de tel ou tel emblème. Leur interprétation s'appuie nécessairement sur un faisceau de concordances culturelles précisément inscrites dans le contexte de leur utilisation.

Quelques devises sur l'Eau et le Feu

L'Eau

Dans l'emblématique princière des années 1350-1550, le thème de l'eau est assez rarement traité pour lui-même : peu de cascades, de source ou de pluie². Cet élément est en revanche plus souvent mis en scène en lien avec des contenants ou des instruments relatifs à l'eau.

Parmi divers exemples d'emblèmes associés à l'eau ruisselante, il faut citer la célèbre chantepleure³ que Marie de Clèves (1487), épouse et veuve de Charles d'Orléans (le père de Louis XII), adopte vers 1450⁴. Cette figure est associée au mot RIEN NE MEST PLUS/PLUS NE MEST RIEN, à la couleur noire, aux larmes et aux fleurs de pensée et d'ancolie, à la lettre S double ou aux lettres LM (fig. 25). Son usage par Marie de Clèves est attesté par de nombreuses sources telles que la mention de bijoux dans ses inventaires ou la présence de ces emblèmes dans les marges de manuscrits de sa bibliothèque.

À en croire le premier théoricien français de la devise, Claude Paradin, dans son ouvrage des *Devises héroïques*, publié à Lyon en 1557, cette devise, cumulant les symboles du deuil et de la tristesse, serait un héritage de Valentine Visconti qui l'aurait adoptée après l'assassinat de son époux Louis d'Orléans en 1407. Cette idée fonde d'ailleurs l'image romantique de Valentine Visconti qu'affectionnera tant le XIX^e siècle. Si, en effet, l'emploi de ces signes emblématiques par Valentine Visconti a pu être confirmé par les sources et relié à son deuil, notons qu'au moment où Marie de Clèves choisit ces signes, son époux est bien vivant et l'expression de tristesse contenue dans ces emblèmes doit plus certainement être rapportée à la revendication malheureuse du duché de Milan qu'à la tristesse amoureuse. Un choix politique et dynastique donc, mais qui n'empêche pas

2 Citons tout de même la devise du cardinal Girolamo Riario, une cascade ruisselant sous un pont, figurée par exemple dans le décor du palais Altemps à Rome.

3 Au sens ici d'« arrosoir en forme de bouteille percée à sa base, déversant des gouttes » (<https://devise.saprat.fr/embleme/chantepleure-1>, consulté le 6 novembre 2025).

4 Cette devise a été récemment étudiée par Jonathan Saso, « "Rien ne m'est plus, plus ne m'est rien" : la valeur dynastique de la devise de la chantepleure entre Valentine Visconti et Marie de Clèves, duchesse d'Orléans », dans L. Hablot et Miguel Metelo de Seixas (dir.), *La Devise, un code européen*, Lisbonne, IEM – Instituto de Estudos Medievais, 2022. https://run.unl.pt/bitstream/10362/145007/1/BOOK_DevisesLettres_TOTAL.pdf.

qu'en 1589 encore, Louise de Lorraine, reine de France éplorée après l'assassinat de son époux Henri III, fera représenter cette chantepleure dans le décor de ses appartements au château de Chenonceau où elle se voit encore.



Fig. 25 : Panoplie héraldique de Marie de Clèves, miniature, Paris, BnF, département des manuscrits, Ms. Français 25528, fol. 5 r° (détail)

Une autre belle devise sur le thème de l'eau est la roue de moulin adoptée par Alphonse V de Portugal (†1481)⁵. Les princes de la maison d'Aviz, tous grands consommateurs d'emblèmes, retiennent d'ailleurs plusieurs devises inspirées par des activités mécaniques ou liées à la mer : grue de levage, bouée, filet, etc⁶. Alphonse V choisit donc pour emblème la roue de moulin projetant des gouttes dans les années 1450 (fig. 26).

Cette devise est attestée par plusieurs sources iconographiques ou littéraires comme la chronique de Rui de Pina relatant la bataille de Toro (1476) durant laquelle le roi combat sous un étendard à cette devise ; une tapisserie illustrant l'expédition contre Asilah en 1471 qui figure l'étendard et divers supports à la devise et le mot JAMAIS ; plusieurs clefs de voûte du troisième cloître du monastère-nécropole de Batalha ; le décor sculpté et peint du couvent Saint-Antoine de Varatojo (Torres Vedras), où la roue est associée à une cordelière et à des roses.



Fig. 26 : Devise de la roue de moulin d'Alphonse V de Portugal, détail de *La bataille d'Asilah*, 1471, tapisserie, Pastrana, Collégiale Notre-Dame de l'Assomption (The Picture Art Collection / Alamy)

Parfois interprétée comme une allusion à la tristesse du roi après la mort de sa première épouse en 1455, cette devise est, pour Humberto Mendes de Oliveira⁷, relative à la bataille d'Alfarrobeira qui opposa, en 1449, le jeune Alphonse V soutenu par le duc de Bragance à l'infant Pierre de Coïmbra, régent omnipotent du royaume, la bataille ayant eu lieu près de moulins. Le sens symbolique de la figure serait à mettre en relation avec l'action de la roue évoquant la prise de pouvoir du jeune roi, l'aspersion de gouttes marquant la purification du royaume et le terme JAMAIS le vœu fait par le prince de ne jamais renoncer à ses droits. Cette notion de purification et de perfection chrétienne semble renforcée par l'association entre les devises de la roue, de la cordelière et de la rose que l'on retrouve dans le décor du couvent de Varatojo et correspond également à l'esprit de croisade qui anime la campagne de 1471.

Outre ces mises en scène de l'eau ruisselante, cet élément est à plusieurs reprises évoqué comme contenu de fontaines ou de fonts baptismaux. Citons par exemple l'énigmatique devise du tigre du roi Charles VI, parfois associé à une fontaine⁸. Cet

⁵ Voir la notice dédiée à cette devise dans la base Devise : « Roue de Moulin dégouttante (*o rodizio*) », <https://devise.saprat.fr/embleme/roue-de-moulin-degouttante-em-o-em-em-rodizio-em>.

⁶ Voir « Maison de Portugal » dans la base Devise : <https://devise.saprat.fr/famille/portugal>.

⁷ Humberto Menendes de Oliveira, « O Rodizio: Empresa de D. Afonso V representada no Convento de Santo Antonio do Varatojo », *Torres Cultural*, n° 8, 1998, p. 100-107.

⁸ *Statutenbuch der Cour d'amour*, Vienne, Österreichisches Staatsarchiv, Haus-, Hof und Staatsarchiv, Orden vom Goldenen Vlies (Manuscrits de l'Ordre de la Toison d'or), codex 51, fol. 2 v°.

emblème apparaît dans les sources en 1393⁹ sous la forme, quand il est figuré, d'une sorte de chien ou de hyène avec un museau court, une mâchoire carrée, des touffes de poils sur l'épine dorsale et une queue de lion. L'animal, véritable totem de Charles VI, est souvent colleté d'une couronne à laquelle sont suspendues deux cosses de genêt, emblème de l'ordre de chevalerie fondé par le roi. Son probable sens symbolique est éclairé par les bestiaires qui évoquent pour cet animal l'épisode du chasseur s'emparant du petit de la tigresse et qui, pour échapper à sa poursuite, lui présente un miroir ou la conduit devant une fontaine dont le reflet lui laisse penser qu'elle a retrouvé son petit¹⁰. À cette figure d'animal trompé, le roi associe le mot JAMAIS, laissant sans doute entendre qu'il ne se laissera jamais tromper comme le tigre. Un symbole de clairvoyance, donc, que le contexte politique explique fort bien puisque le roi, frappé de crises de folie récurrentes, doit faire face à l'ambition agressive de son frère Louis d'Orléans et de son cousin Jean sans Peur. Le contexte culturel invite encore à voir dans la fontaine le miroir de Narcisse autant que, fontaine de Jouvence, le moyen de la reviviscence.

Les sens symboliques de l'eau, appliqués aux emblèmes, ne surprennent donc pas vraiment : deuil, tristesse, purification, renouvellement. C'est essentiellement leur mise en contexte qui permet d'en éclairer le sens sans ignorer leur probable polysémie.

Le Feu



Fig. 27 : Le « soufflet » et le mot TANT, tiré des *Heures de René d'Anjou*, après 1454, Paris, BnF, département des manuscrits, Ms. Latin 17332, fol. 16 (détail)

Le thème du feu est bien plus présent dans ce registre de signes. Il porte lui aussi souvent une forte polysémie autour de l'idée générale de la passion ou de l'ardeur amoureuse, spirituelle ou martiale.

Parmi de nombreux exemples, citons une belle composition emblématique portée à la fois par René d'Anjou et par Louis de Bourbon-Roussillon (†1488) ou Matthieu, Grand Bâtard de Bourbon (†1505). Cette figure, constituée par une sorte de palissade de treillage surmontée par un arceau de bois nouveaux, est posée sur un lit de flammes rugissantes. René d'Anjou l'avait associée, dans son emblématique, au mot TANT (fig. 27) et Matthieu de Bourbon à son monogramme M (Matthieu et sa mère Marguerite de Brunant). Les auteurs y ont vu une roseraie sans fleurs détruite par le feu comme le signe de la passion amoureuse du roi René desséchée par le deuil après la mort de sa première épouse Isabelle de Lorraine ou de ses enfants ou encore, un panier renversé en flammes¹¹. La lecture en est pourtant tout autre, comme cela a été récemment établi. Il s'agit en réalité d'un objet quotidien dans les maisons du Moyen Âge, une sorte d'éventail d'osier qui, tenu par son anse, était destiné à activer le feu à la façon d'un soufflet¹². C'est donc la flamme et non l'objet qui constitue le principal intérêt de la figure qui exprime le feu bien ravivé de la passion. Un thème que l'on retrouve d'ailleurs dans une autre devise flamboyante du roi René, une chaufferette

9 Voir L. Hablot, *La Devise*, op. cit., p. 438-445, et la base Devise.

10 *The Aberdeen Bestiary*, Aberdeen University Library, Ms. 24, fol. 8r^o-v^o, vers 1200.

11 Christian de Mérimond, *Le Roi René et la seconde maison d'Anjou. Emblématique, art, histoire*, Paris, Le Léopard d'or, 1987, p. 139 et 141.

12 « Soufflet », *Devise - CESC* - Les familles | Maison de Bourbon | Louis, bâtard de Bourbon [publié en ligne le 17 mai 2013] : <https://devise.saprat.fr/embleme/soufflet>.



Fig. 28 : La chaufferette Dardant Desir, Luca della Robbia, Stemma en terre cuite représentant les armes de René d'Anjou sur la maison de Jacopo de' Pazzi à Florence, ca. 1466-1478, diamètre 335,3 cm, profondeur 25 cm, Londres, Victoria and Albert Museum, n° 6740:1 / 15-1860



Fig. 29 : Dextrochères d'archanges armées de l'épée flamboyante du cardinal Charles II de Bourbon, surmontées des armes et du mot du prélat, vitrail, Paris, église des Célestins, BnF, Manuscrits, Clairambault 640, fol. 65ro

— sorte de vase enflammé ou de brasero — associée aux mots DARDANT DESIR (fig. 28) qui ne laisse aucun doute sur son sens courtois, même si cette passion peut encore être celle de la guerre ou de l'amour de Dieu¹³.

Assez proche graphiquement de la chaufferette, la devise du feu grégeois — un pot de terre enflammé — adoptée par Charles I^{er} de Bourbon à partir de 1447 et complétée par le mot PARTOUT, est interprétée — un des rares exemples de devises explicitées — dans le roman du *Cœur d'amour espris* de René d'Anjou¹⁴ comme le symbole de l'ardeur amoureuse du duc de Bourbon. Malgré cette version apocryphe, n'oublions pas la fonction militaire de cet objet qui peut encore figurer l'ardeur belliqueuse de ce prince.

Ce thème du feu reste d'ailleurs courant chez les Bourbon¹⁵. La devise du pot à feu est notamment conservée par Jean II (†1488). Tandis que le cardinal Charles II de Bourbon (†1488) adopte la belle devise de l'épée flamboyante tenue par une main d'archange (fig. 29)¹⁶, une figure que l'on retrouve presque identique dans l'emblématique des rois Charles VII et Charles VIII avec le bras de saint Michel

13 C. de Mérimond, *Le Roi René...*, op. cit., p. 150-153.

14 *Le Livre du Cœur d'amour espris* (après 1480), Paris, BnF, Ms. Fr. 24399, fol. 91. (Albert Lecoy de la Marche, *Le Roi René*, Paris, Didot, 1875, t. II, p. 159-162) : « ung aultre escu ensuivant estoit d'azur à trois fleurs de lys d'or, à une bande de guelle; autour duquel escu estoient paincts pots d'or cassés, dont yssoit grans flammes de feu gregeoy; & le champ sur quoy les ditz pots estoient, estoit my parti en quartiers de noir et de bleu; soubz lequel tableau estoient escriptz les vers qui s'ensuivent : Charles de Bourbon fuys, qui grant renom avoye, / En gracieuseté, ou temps que je regnoye / Entre tous me trouvay joyeux & esbattant, / Comble de plusieurs biens que l'homme est desirant : / Courtoisie, beaulté, bonté, tresors, largesse, / Sens & honnesteté, bon advis, grand prouesses / Des dames assaillies plus que mon père assez, / Dont par l'ardeur d'amours je prins, comme scavez, / Por mon mot, **feu grégeois**; mais, neanmoins mon feu, / D'aller à l'hospital en la fin contrainst feus / Hommage au dieu d'amours, comme les autres, fis, / Et sur le portal ai le mien blazon assis. »

15 L. Hablot, « La ceinture ESPERANCE et les devises des Bourbon », dans Françoise Perrot (dir.), *Espérance : le mécénat religieux des ducs de Bourbon*, cat. exp., Souvigny, Musée municipal, 15 juin-11 novembre 2001, Souvigny, Ville de Souvigny, 2001, p. 91-103.

16 « Épée flamboyante », Devise - CESC - Charles II de Bourbon | Les familles | Maison de Bourbon [publié en ligne le 27 mai 2013] : <https://devise.saprat.fr/embleme/epée-flamboyante>.



Fig. 30 : Épées palmées et flamboyantes de Charles VIII entourant l'écu de France dans Jean Bénart, *Louanges de Charles VIII*, 1497, Paris, BnF, Manuscrits, Ms. Fr. 2228, fol. 1 r° (détail)

armé ou l'épée palmée/flamboyante (fig. 30)¹⁷. Mais le feu est encore cité, comme nous venons de le voir, dans les emblèmes de Louis de Bourbon-Roussillon, dans ceux de Matthieu de Bourbon (la lettre M flamboyante)¹⁸, bâtards princiers, ou ceux de Pierre II de Beaujeu, qui adopte la devise de la nuée flamboyante¹⁹. Et cette thématique sera encore bien présente dans les devises imaginées pour le connétable de Bourbon, comme en atteste un carnet de projets de devises, déjà marquées par l'esprit des emblèmes allégoriques du XVI^e siècle²⁰.

L'exploitation de cet élément qu'est le feu dans l'emblématique des ducs de Bourgogne et de leur maison offre néanmoins un cas exemplaire²¹. En 1420, Philippe le Bon, rompant avec la tradition des devises végétales de son père et de son grand-père, adopte pour devise un fusil frappant une pierre à feu et projetant des étincelles, associé au mot AUTRE NAURAY (fig. 31)²². Cet emblème est choisi en 1420, un an après l'assassinat de Jean sans Peur par Charles VII et ses conseillers sur le pont de Montereau. Ce choix de Philippe le Bon fait lui aussi partie des rares exemples de devises commentées par les sources. Ainsi, le chroniqueur bourguignon Georges Chastellain y voit, au propre et au figuré, un prolongement du rabot de Jean sans Peur :

Je vous diray les causes originelles et les premières racines dont luy est mu pensement à mettre sus ordre, sans avoir encore pensé, ne délibéré, ou au moins, si pensé l'avoit, sy l'avoit-il celé, de mettre sus celle ou telle, combien qu'en ensievant la nature de son père le duc Jehan qui en son temps moult avoit eu grans affaires en France et portoit, à entendement de pluseurs grandes choses, le rabot, cestui, non veuillant fuir l'entendement de son père par moins, ains plustost l'approcher par plus vive

17 Cette devise de Charles VII n'est connue que par les sources écrites mais l'épée palmée et flamboyante de Charles VIII est encore visible sur de nombreuses sources iconographiques, à commencer par le décor sculpté (d'origine) du château d'Amboise.

18 « M enflammée », Devise - CESC - Les familles | Maison de Bourbon | Mathieu de Bourbon [publié en ligne le 29 mai 2013] : <https://devise.saprat.fr/lettre/M%2520enflamm%25C3%25A9>.

19 « Chardon », Devise - CESC - Pierre II de Bourbon | Maison de Bourbon | Les familles [publié en ligne le 29 mai 2013] : <https://devise.saprat.fr/personne/pierre-ii-de-bourbon>.

20 Paris, BnF, Ms. Fr. 24461, fol. 140 v° cité dans Anne-Marie Lecoq, *François I^{er} imaginaire, symbolique et politique à l'aube de la Renaissance française*, Paris, Macula, coll. « Art et histoire », 1987, p. 190. Voir aussi Laurent Vissière, « Les Saintes-Chapelles des Bourbons (1315-1540) et leurs devises. Exaltation et sanctification d'une lignée », dans L. Hablot et M. Metelo de Seixas, *La Devise*, op. cit.

21 Sur cette emblématique, voir notamment la base Devise (« maison de Bourgogne ») : <https://devise.saprat.fr/famille/bourgogne>.

22 « Fusil », Devise - CESC - Les familles | Maison de Bourgogne | Philippe III de Bourgogne [publié en ligne le 15 octobre 2013] : <https://devise.saprat.fr/embleme/fusil>.

signification et plus ague, selon le temps que veoit, prist et mis sus pour enseigne perpetuel de sa maison le fusil, lequel, s'il le prist sans conseil que de luy, sy ne le prist-il sans mistère, me semble, entendible à chascun [...]²³.



Fig. 31 : La devise du fusil frappant son silex, associée au mot AUTRE NARAY (ici AULTRE NAREY) et aux armoiries de Philippe le Bon dans les *Chroniques de Hainaut*, 1447, Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique, Ms. 9242, fol. 1, 1447 (Heritage Image Partnership Ltd / Alamy)

Cet emblème agressif, belliqueux, qui exprime, par le feu qu'il se promet d'allumer, l'idée de la vengeance, désormais unique but du jeune duc, se décline par la suite en deux formules liées à ce thème du feu : l'emblématique de la Toison d'or et la croix de Saint-André, souvent figurée flamboyante²⁴.

Ce thème emblématique est très largement suivi par ses enfants. Charles le Téméraire adopte cette devise du fusil et y associe le mot JE LAY EMPRINS²⁵, son demi-frère, le Grand Bâtard Antoine (†1504) choisit quant à lui la devise de la barbacane et le mot NUL NE SY FROTTE²⁶. Un autre bâtard du duc, David de Bourgogne (†1496), évêque de Liège, adopte l'emblème de la boîte à amadou, avatar du fusil, associé à la sentence ALTIJT BEREIT, c'est-à-dire « toujours prêt »²⁷.

Cette emblématique flamboyante associe pourtant occasionnellement l'eau et le feu. En témoignent par exemple les efforts accomplis pour christianiser la référence littéraire de l'ordre de la Toison d'or, Jason et les argonautes, déjà présente sur des tapisseries des collections de Philippe le Hardi et qui avait pu influencer son petit-fils. Comme le remarque Michel Pastoureau²⁸, dès le

23 Georges Chastellain, *Chronique*, dans Œuvres, éd. Joseph-Bruno-Marie-Constantin Kervyn de Lettenhove, Bruxelles, s.n., 1863, t. II, p. 8 : « Je vais vous dire les causes originelles et les premières raisons qui lui ont donné l'idée de prendre pour emblème, sans y avoir songé, ni réfléchi, ou en tous cas, s'il l'a fait, il s'en est caché, telle ou telle figure, c'est que suivant le tempérament de son père, le duc Jean, qui en son temps avait eu d'importants conflits en France et portait, signifiant ainsi plusieurs idées importantes, le rabot, celui-ci (Philippe), ne voulant pas s'éloigner de l'état d'esprit de son père mais au contraire s'en approcher plus clairement encore, en ces jours, adopta pour emblème perpétuel de sa maison le fusil, qu'il prit sans être conseillé par personne d'autre que lui, mais sans mystère, compréhensible par tous il me semble » (trad. L. Hablot).

24 Cette association est d'ailleurs surprenante dans la mesure où, dans l'emblématique de Charles le Téméraire par exemple, le fusil semble enflammer la croix de Saint-André qui est pourtant l'emblème du saint patron du duché et des armées bourguignonnes. Voir « Croix de Saint-André », *Devise – CESCМ - Les familles | Maison de Bourgogne | Charles I^{er} de Bourgogne*, [publié en ligne le 19 novembre 2013] : <https://devise.saprat.fr/embleme/croix-de-saint-andre-1>.

25 « Fusil », *Devise – CESCМ - Les familles | Maison de Bourgogne | Charles I^{er} de Bourgogne* [publié en ligne le 19 novembre 2013] : <https://devise.saprat.fr/embleme/fusil-1>.

26 « Barbacane », *Devise – CESCМ - Les familles | Maison de Bourgogne | Antoine, bâtard de Bourgogne*, [publié en ligne le 23 octobre 2013] : <https://devise.saprat.fr/embleme/barbacane>.

27 « Boîte à amadou », *Devise – CESCМ - Maison de Bourgogne | Les familles | David, bâtard de Bourgogne* [publié en ligne le 23 octobre 2013] : <https://devise.saprat.fr/embleme/boite-a-amadou>.

28 Michel Pastoureau, « Armoiries, devises, emblèmes. Usages et décors héraldiques à la cour de Bourgogne et dans les

premier chapitre, tenu à Lille en 1431, le chancelier Jean Germain soulignait que le choix de Jason, héros païen et sans parole, ne pouvait inspirer les chevaliers de l'ordre. Le prélat propose donc Gédéon, héros biblique relié à l'épisode d'un miracle concernant une toison animale : Dieu prouve l'élection de Gédéon à la tête d'Israël en gardant sèche une toison étendue sur le sol humide de rosée et en mouillant la toison quand la terre restait sèche (Juges VI, 36-40). L'adhésion relative du duc à ce patronage se révèle dans plusieurs œuvres, comme la série de tapisseries sur ce thème commandée par Philippe le Bon en 1448 ou le manuscrit du *Champion des dames* de Martin Le Franc qui met l'épisode en relation avec l'ordre en 1451²⁹. Un collier de nuées pluvieuses y remplace les flamboyants fusils autour des armoiries du prince (fig. 32), annonçant les différents emblèmes construits sur l'opposition des contraires : la confrontation de l'Eau et du Feu.

Principes contraires, la mise en signe de la tempérance

Comme nous venons de le voir, dans l'emblématique, Eau et Feu peuvent donc être associés, voire confondus, pour porter un message symbolique précis. L'emblématique européenne médiévale a notamment généré deux devises, potentiellement liées par l'histoire, qui exploitent ces deux éléments : le tison des Visconti et la salamandre de François I^{er}.

La première de ces deux devises, le *tizzone*, est adoptée vers 1350 par Galéas II Visconti (†1378), vicaire impérial à Milan à partir de 1355. Il s'agit d'un bâton nouveau flamboyant à sa base et auquel sont suspendus deux seaux d'eau (fig. 33). Si l'origine exacte reste imprécise, les auteurs modernes, comme Paolo Giovio ou Marco Cremosano, lui inventèrent une élaboration mythique et héroïque. Le premier rapporte que le seigneur milanais l'aurait prise à un chevalier flamand, vaincu lors d'un tournoi ; le second développe ce récit de Giovio et identifie l'adversaire battu au comte (*sic*) de Bourbon que le prince, exilé vers 1347 à la cour de Jean le Bon avec ses frères Barnabé et Matthieu, aurait affronté dans un tournoi³⁰. Quelle que soit l'origine de cette devise, elle fut reprise par Jean Galéas Visconti et connut une nouvelle diffusion avec son fils Galéas Marie, dont elle était un des emblèmes préférés, souvent figuré de part et d'autre des armoiries ducales. Certains auteurs voudraient y voir le célèbre mais discuté bâton nouveau de Louis d'Orléans, figuré sans seaux ni flammes, lecture possible, mais peu documentée³¹.

Ce *tizzone* fut encore repris, comme symbole de succession dynastique, par François I^{er} Sforza et son fils Galéas Marie. Ludovic le More en poursuivit même l'usage en lui donnant le sens allégorique de l'ardeur tempérée par la prudence, ce qui est souligné par le mot qui l'accompagne à partir de cette période : *ARDO et SPEGNO*³². Paolo Giovio expliqua d'ailleurs l'emblème comme une métaphore des résultats propres aux forces opposées³³, signifiant que le seigneur portait à la fois la

Pays-Bas méridionaux au xv^e siècle», dans Bernard Bousmane, Thierry Delcourt (dir.), *Miniatures flamandes, 1404-1482*, cat. exp., Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique, 30 septembre-31 décembre 2011, Paris, BnF, 6 mars-10 juin 2012, Bruxelles/Paris, Bibliothèque royale de Belgique/BnF, 2011, p. 89-102.

29 Martin Le Franc, *Le Champion des dames*, Paris, BnF, Ms. Fr. 12476, fol. 1 v^o.

30 Paolo Giovio, *Le Vite dei dodici Visconti, prencipi di Milano*, Venise, Gabriele Giolito de Ferrari, 1549, p. 88-89.

31 Je remercie Alain Marchandise de m'avoir suggéré cette idée. L'utilisation de cette devise par Louis d'Orléans reste très incertaine (voir L. Hablot, « Émissions monétiformes, mots emblématiques et communication politique : l'exemple du méreau de Jean sans Peur, vers 1407 », dans Yvan Loskoutoff (dir.), *Héraldique et numismatique*, III, *Moyen Âge-Temps modernes*, Mont-Saint-Aignan, PUH, 2015, p. 123-138). Si on l'admet toutefois, Valentine Visconti ayant effectivement fait quelques emprunts à l'emblématique paternelle, notamment la devise de la tourterelle dans un soleil rayonnant, l'absence des seaux et des flammes modifierait bien le sens symbolique de ce bâton qui devient alors signe de guerre et non plus de tempérance.

32 Carlo Maspoli, « Arme e imprese visconte e sforzesche Ms. Trivulziano n° 1390. I », *Archives héraldiques suisses*, 110, 1996, p. 132-158, ici p. 139, note 3, et *Id.*, « Stemmi e imprese dei Visconti », dans *Stemmario Trivulziano*, éd. *Id.*, Milan, N. Orsini De Marzo, 2000, p. 27-44, ici p. 30.

33 P. Giovio, *Le Vite dei dodici Visconti*, op. cit., p. 89.



Fig. 32 : Le collier flamboyant de la Toison d'or de Jason transformé en nuée pluvieuse de Gédéon, tiré de Le Franc, *Le Champion des dames*, v. 1440, Paris, BnF, Manuscrits, Ms. Fr. 12476, fol. 1v°



Fig. 33 : Devise visconti du tizzone, gros émis par Galéas Maria Sforza, 1475, Paris, Marché de l'art (Cgb numismatique)

guerre et la paix, comme l'eau pouvait éteindre le feu³⁴. On pourrait encore rapprocher cette figure d'un des « hiéroglyphes » cité dans les *Hieroglyphica* d'Horus Apollo. Dans cet ouvrage diffusé en Italie à partir de 1419, la figure de l'Eau et du Feu associés est commentée ainsi : « pour exprimer la pureté, ils [les Égyptiens] représentent l'eau et le feu car, par ces éléments, tout est purifié³⁵. »

L'idée la plus probable contenue dans cette devise est assurément celle de la tempérance, vertu clef du néoplatonisme, qui devient, à la fin du XIV^e siècle, une des qualités attendues du prince et se retrouve sans doute exprimée dans de nombreuses devises³⁶. La pertinence de ce *tizzone* et sa diffusion rendent probable son influence sur la principale devise de l'arrière-petit-fils de Valentine Visconti, François d'Angoulême : la salamandre (fig. 34).

Cet emblème de François I^{er} a déjà fait couler beaucoup d'encre³⁷ et il est aujourd'hui une des devises médiévales les mieux connues, y compris du grand public, encore très largement documentée sur nos monuments, même si une analyse fine de ses évolutions graphiques et symboliques reste à écrire³⁸. Souvent donnée comme symbole de la vertu de tempérance, cette devise se formalise en une salamandre — d'ailleurs bien plus proche du dragon que de la *Salamandra Salamandra* des herpétologues — couchée sur un lit de flammes et qui projette de sa gueule ouverte une pluie de gouttelettes. Associée au mot *NUTRISCO ET EXTINGO* — « je m'en nourris et je l'éteins » — et souvent coiffée d'une couronne, l'extrémité de la queue nouée, cette figure devient une métaphore du roi pratiquant la vertu de tempérance.

La devise est pourtant loin d'être univoque, comme l'a montré l'enquête de François Parot et de Thibaud Fourrier : elle évolue dans ses formes et ses sens. Le mot qui l'accompagne et les motifs de l'eau et du feu sont les arguments clefs de ces mutations. Adoptée à l'occasion des dix ans du prince, comme en atteste une médaille frappée en 1504, elle est alors couchée ou assise dans les flammes et associée au mot *NOTRISCO.ALBVONO.STINGO.ELREO*³⁹. C'est sur une tapisserie aux armes de Louise de Savoie et de François d'Angoulême, tissée avant 1515, qu'apparaît la première mention du mot *NUTRISCO ET EXTINGO*, et l'association de l'eau et du feu simultanément recrachés par l'animal. Fruit des réflexions d'un proche du prince, Jean Thenaud, auteur du *Triomphe de Tempérance* en 1518, la devise s'associe encore parfois au mot *VITA ET MORS*, ajoutant au paradoxe du feu tempéré par l'eau l'idée de la lutte du bien et du mal⁴⁰. Un thème que l'on retrouve dans une pièce composée pour le roi :

34 *Id.*, *Dialogo dell'imprese militari et amorose*, Lyon, Guillaume Rouillé, 1574, p. 144 ; même s'il regrettait l'absence du mot, l'auteur apprécia cette devise comparée aux autres adoptées à la même époque par les Visconti, qualifiées par lui de « poca viezza di motti, e forse troppo arrogante significato ».

35 Ce traité de symbolique du IV^e siècle, découvert en Grèce par le prêtre florentin Cristoforo Buondelmonte, prétendait expliquer les hiéroglyphes égyptiens. Il devint un ouvrage de référence pendant près de deux siècles et fut abondamment copié puis imprimé dès 1505 à Venise par Alde Manuce ; en 1515, trente éditions latines existaient déjà.

36 Signalons par exemple, dans le même contexte, la devise du loup – animal sauvage et féroce s'il en est – colleté d'une clochette – symbole de soumission domestique – portée par Louis d'Orléans, le gendre de Jean Galéas Visconti. Voir L. Hablot, « Des princes devenus rois. L'émblématique des ducs d'Orléans, comtes de Blois », *Bulletin de la Société des sciences et lettres du Loir-et-Cher*, t. LXVII, 2012, p. 25-38.

37 Voir notamment A.-M. Lecoq, *François I^{er} imaginaire, symbolique et politique...*, *op. cit.*, p. 35-50 et Gabriele Mino, « La tempérante salamandre. Aux origines de la devise de François I^{er} », catalogue en ligne de l'exposition *François I^{er}, entre pouvoir et image* à la Bibliothèque nationale de France (<http://expositions.bnf.fr/francoisler/arret/10.htm>).

38 C'est le travail scientifique que préparent Thibaud Fourrier et François Parot, chercheurs associés au CESR, à partir d'un ample corpus textuel et iconographique. Voir une première synthèse sur cette devise dans Thibaud Fourrier et François Parot, « La salamandre, devise de François d'Angoulême », dans L. Hablot et M. Metelo de Seixas (dir.), *La Devise...*, *op. cit.*

39 Ce mot figure déjà sur la médaille de 1504 (Anonyme lyonnais?), 1504, école de Giovanni Candida (médaillier), argent, diamètre : 6,5 cm, Paris, BnF, département des Monnaies, Médailles et Antiques, Série royale 63.

40 Jean Thenaud, *Le Triomphe des Vertuz, Quatrième traité, Le Triomphe de Temperance*, fol. 61 v^o, éd. Titia J. Schuurs-Janssen et René E. V. Stuij, Genève, Droz, coll. « Textes littéraires français », 2010, p. 145.

Ainsi le feu par l'eau remédié
 Garde que l'eau ne me face nuisance
 Ostant par l'un à l'autre la puissance
 Me donnant vie en plaisir trop nyé⁴¹.

Comme le soulignent François Parot et Thibaud Fourrier, l'association du feu et de l'eau, symboles de l'action de se nourrir ou d'être nourri, se retrouve dans le *Traité de l'âme* d'Aristote et son commentaire par Thomas d'Aquin selon lequel le feu se nourrit, alors que l'eau nourrit, ce qui nourrit est l'âme, ce qui est nourri est le corps⁴². Saint Augustin a d'ailleurs également mis en rapport la salamandre dans le feu et la purgation de l'âme⁴³.



Fig. 34 : Devise de la salamandre associée au mot NUTRISCO ET EXTINGO, tapisserie tissée pour François d'Angoulême peu avant son avènement, 1488-1515, laine et soie, 350 x 470 cm, Boston, Museum of Fine Arts, 36.136 (détail)

⁴¹ *Poésies et épîtres de François I^{er}*, BnF, ms. fr. 25452, fol. 43v^o. Cité par T. Fourrier et F. Parot.

⁴² *Traité de l'âme d'Aristote* (lib. II, chap. IV); commentaire par Thomas d'Aquin (*Sentencia libri De anima*, livre II, 416-21).

⁴³ Augustin, *De civitate Dei*, XXI, chap. II, XXI, chap. II et IV.

Les deux éléments que sont le Feu et l'Eau apparaissent dans plusieurs des emblèmes utilisés par les princes européens de la fin du Moyen Âge et du début de la Renaissance. Associés, comme dans le *tizzone* de Jean Galéas Visconti ou la salamandre de François I^{er}, ils expriment le plus souvent la tempérance du souverain, capable de dominer ses passions. Mais ces symboles se limitent rarement à une lecture stricte et renvoient autant aux sens respectifs exprimés par chacun de ces éléments et déjà symbolisés dans d'autres emblèmes : puissance divine, fureur vengeresse, force incompressible, purification baptismale, etc.

Loin de se restreindre à ces quelques interprétations, ces emblèmes d'eau et de feu, souvent polysémiques, fonctionnent en écho les uns avec les autres, mais aussi en symbiose avec d'autres formes de manifestations du pouvoir. Ils contribuent activement à la communication politique de ce temps. L'aisance avec laquelle les conseillers du prince jouent sur les formes et les contenus pour servir l'image de leur maître nous éclaire autant sur la place qu'occupaient ces questions dans la réflexion politique que sur l'intérêt probable du public à l'égard de ce type de représentations.